

Les feuilles du figuier

RÉCIT

Avant-propos

*Par les temps incertains qui nous gouvernent où l'amnésie l'a emporté sur la mémoire, j'ai voulu convoquer mon père, cet indigène des colonies, venu gonfler en France le flot des migrants durant l'entre-deux-guerres, pour rappeler aux oublieux ce que fut l'histoire d'un exil.
Aujourd'hui, je me souviens de lui...*

À mes sœurs et frères pour l'amour de leur père...

PREFACE

Au début des années 1980, mon père est tombé gravement malade et fut hospitalisé près du lycée dans lequel j'étais scolarisé. Sans que rien ne se soit organisé, chaque soir, une fois mes cours terminés et avant de rejoindre le domicile familial, je passais le soir pour un moment de partage dans sa chambre d'hôpital, conscients l'un et l'autre du temps qui passe. Mon âge aidant, il m'apparaissait important d'échanger avec lui. Un jour, lors de l'une de mes visites, j'eus la surprise de le voir me tendre un cartable en cuir d'un marron vieilli et me dire simplement « *Je voudrais que tu mettes un peu d'ordre dans mes affaires* ».

Il y avait là, pêle-mêle, la consignation d'une vie d'homme né en Algérie dans le grand fracas de la première guerre mondiale : extrait d'acte de naissance « par jugement », billets de train, billets de bateau et d'avion, contrats de travail, tickets de rationnement, carte de sécurité sociale, carte militaire et une série de photographies dont une d'entre elles, troublante, représentant une belle femme aux cheveux blonds.

En fils obéissant, je répondis à cette volonté de mise en règle en écoutant, jour après jour, mon père me commenter chacune des pièces, égrener les souvenirs afférents, et me dire ce qu'il souhaitait que j'en fis (mais restant mutique sur la photographie de la femme aux cheveux blonds !).

Mon père disparut quelques temps plus tard.

Au-delà du chagrin éprouvé et du souvenir d'un amour filial sans mesure qui perdure encore au moment de la rédaction de ces quelques lignes, j'étais devenu dépositaire de fragments d'une vie d'homme.

Cette demande de mon père, me confiant l'ordonnancement de son passé, m'a longtemps poursuivi et je m'étais interrogé sur sa signification. Pourquoi moi ? Aujourd'hui, je tiens l'explication : elle réside dans sa volonté posthume de voir un de ses fils raconter son histoire.

Dans ma quête personnelle autour de l'histoire qui relie la France à l'Algérie, et après un hommage à Albert Camus, fils d'Alger, voici un destin entre les deux rives de la Méditerranée qu'il me plaît de raconter à travers le parcours de mon père.

Les feuilles du figuier

“Je ne vivrai jamais dans ce pays” !

Lorsqu’il poussa le battant en fer forgé de la porte d’entrée de la maison du village d’Ait Soula, le visage ensanglanté, ce cri du cœur, lancé à la cantonade en direction de sa mère affairée dans le minuscule réduit faisant office de cuisine, venait de clore une séquence de vie pour en ouvrir une nouvelle.

Ce n’était pas la première fois que mon père évoquait son désir de partir, de ne pas vivre à demeure dans cette Kabylie profonde aux confins de la vallée de la Soummam bordée par les montagnes du Djurdjura, mais en cette matinée de ce mois de septembre finissant, sa voix, si douce d’ordinaire, avait tonné si fort avec une charge de tant de colère que sa mère se retourna instinctivement vers lui, le visage ébaubi, oubliant un instant d’attiser le feu du kanounn sur lequel chauffait le repas du jour.

“Je ne vivrai jamais dans ce pays”, mon père ne cessait de marteler cette phrase comme un besoin pressant de se convaincre du bien-fondé de son propos et d’extirper ce qui motivait sa colère de ce matin.

